

tachait directement à André Chénier, et par André Chénier à Ronsard, et par Ronsard à l'antiquité. Il représentait parmi nous — relisez les immortels *Trophées* — Anacréon, Callimaque, Théocrite, Lucrèce et Catulle. Il avait le vers marmoréen des plus purs Grecs et des meilleurs parmi les Latins. André Chénier vient de l'accueillir en lui disant :

Sur des penses nouveaux faisons des vers antiques

et il a répondu : « Est-il nécessaire d'avoir des penses nouveaux, puisque la poésie a pour matière ce qui n'est ni nouveau ni ancien, mais ce qui est éternel ? »

Et peut-être ont-ils discuté, et peut-être ont-ils été d'accord tout de suite.

Quant à son originalité, c'était son art du ramassé qui est brillant et qui reste clair, art où absolument personne ne l'a dépassé, ne l'a égalé peut-être. A côté de lui, chose stupéfiante, non seulement tous les Parnassiens sont mous et négligés, et tous les Romantiques diffus ; mais André Chénier lui-même est prolixe. Il n'y a que le seul Gautier (dans *Emaux et Camées*), et quelques poètes de l'Anthologie grecque qui puissent rivaliser avec lui, de netteté dans le court et d'étincelant dans le concis.

Ce n'est point à dire qu'il soit le plus grand poète de l'histoire littéraire ; car son imagination n'était pas riche et sa sensibilité ne s'est guère montrée dans ses œuvres ; mais c'est-à-dire que c'est un des deux ou trois ouvriers en vers les plus miraculeux que le monde ait connus. La postérité en sera émerveillée et elle apprendra chez lui plus que chez tout autre, l'art d'écrire.

On regrette presque un tel souci de la perfection absolue, puisque ce soin l'a condamné à produire extrêmement peu. Mais c'est à cette condition, comme l'a si bien senti Malherbe, qu'on laisse deux cents vers indescriptibles, ce qui suffit à une gloire impérissable. Je ne vois qu'une épitaphe à mettre sur cette tombe prématurée et douloureuse, et glorieuse. Au-dessous d'un bas-relief figurant les *Trophées* :

Aes aere perennius.

M. Jean Lionnet donne à la **Revue hebdomadaire** (21 octobre) un bon article sur le maître. On peut désirer d'y corriger quelques opinions, témoin celle-ci : « Il (Heredia) a les goûts d'un Veronèse avec la minutie de facture d'un Meissonier ». — M. Lionnet a excellemment noté la « précision » des *Trophées* et cité, à propos de cette précision, *M^{me} Bovary*.

C'est avec élégance que M. Lionnet isole le poète des autres parnassiens, et prouve que, seul d'entre tous, il est « impersonnel » et « impassible », dans la rare perfection de son œuvre.

§

Dans la **Rénovation esthétique** (octobre), qui est la « revue de l'art le meilleur », M. Armand Point commence une étude sur *l'Education d'un artiste aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, dans le dessein d'apprendre aux « jeunes disciples de l'art », « toute la science de l'art ». La préface à cet enseignement est un chaud plaidoyer en faveur d'un idéal respectable dont Richard Wagner a donné la formule

brève et exclusive: « L'art commence où finit la vie ». *Tristan et Yseult*, les *Maîtres Chanteurs* au moins, dans l'œuvre de Wagner, démentent heureusement cette « noble » maxime. Nul ne la pouvait reprendre avec plus d'autorité que M. Armand Point, et nulle voix que la sienne n'était autant digne d'attirer vers les trésors du Passé les yeux et l'intelligence des jeunes hommes :

Seule la *Tradition* peut s'opposer, fatidique et inébranlable, car la *Tradition*, vieille comme la terre et nourricière comme elle, donna à ses fidèles un lait si fort qu'aujourd'hui deshérités et bannis de la table sacrée, une stupeur nous prend à considérer tout ce que cette force put créer dans la joie de l'abondance.

C'est par elle que l'art devint grand, puissant et sublime, car peu à peu la science perfectionna toutes les lois et tous les moyens d'expression, et les artistes purent incarner aisément toutes leurs pensées et leurs sentiments.

Aussi le jour où l'on proclama inutile tout enseignement, suffisante l'étude de la nature, on brisa du coup l'épine dorsale à la peinture, et depuis ce temps elle se traîne misérablement.

Impassibles et muets comme des sphinx, sans la révélation de la *Tradition*, les chefs-d'œuvre restent en partie incompréhensibles.

Leur immuable beauté nous suggère la foi, l'amour ; mais le secret qui les enfanta reste inviolable. Ils ont beau nous apprendre que l'art atteint l'Idéal lorsqu'il y a parfaite harmonie entre la conception et l'exécution, que la Beauté naît de cette perfection ; mais à ceux qui veulent suivre ce chemin, la lumière est refusée.

Un abîme sépare le présent du passé.

L'immense artiste du XIX^e siècle, Delacroix, le savait bien, et tout le tourment de sa vie fut d'équilibrer ces deux principes. Aussi que d'études, que de copies d'après Rubens et les Vénitiens. Il cherche à surprendre la conduite normale et savante d'une œuvre, son impuissance le décourage à tout moment : de l'ébauche en grisaille, il saute à l'ébauche en tons ardents ; de l'exécution invisible par glacis, il va aux hachures dans la pâte, et dans tous ses ouvrages on retrouve les traces de ces incertitudes. A côté de morceaux superbement exécutés, tout à coup on voit des lourdeurs pénibles. Et je ne veux parler pour le moment que de l'exécution. Si un génie fut découragé, que feront les moins fortunés du sort ?

En dehors des Musées n'y aurait-il pas d'autres sources pour s'instruire sur cette admirable méthode des anciens ?

Oui, car ce que les œuvres taisent jalousement, les manuscrits le révéleront au fond des bibliothèques.

Les leçons de M. Armand Point porteront sur Cennino-Cennini, Armenino, Lomazzo, Alberti, Vinci.

Cennino a terminé, le 31 juillet 1437, un manuscrit traitant de son art, — dont M. Armand Point déclare que « c'est le traité le plus complet, le plus clair, le plus ordonné qui ait été écrit sur cette matière ». On y lit que le temps nécessaire aux études qui font un peintre est de 13 années...

Sans doute, il faut savoir la tradition de l'Art qu'on promet de servir et il faut apprendre son « métier », écrivain, sculpteur ou peintre ! Car la divine Nature, excessive et tourmentée à l'image de l'homme, n'inspire que le bon ouvrier. Sa Vie, principe de tout Art, voilà peut-être une formule défendable ? Elle a en tout cas sa tradition, depuis Michel-Ange ou Rembrandt pour les uns, et Villon ou Rabelais pour les autres...

§

La **Belgique artistique et littéraire**, dont le premier numéro a paru en octobre, donne un poème de M. Verhaeren : *Un bateau de Flandre*, si vivant et si beau, parce qu'il l'emprunte directement à la Flandre maritime. De même, l'Italie, ses femmes, ses paysages, revivent en beauté dans l'œuvre des maîtres que révère M. Armant Point, parce qu'ils l'accomplirent les yeux ouverts sur leur époque, sensibles à la leçon de ses charmes.

Voici une strophe du *Bateau de Flandre* :

Son mousse et ses marins l'aiment d'amour tenace ;
 Il était la maison ailée où leur audace
 Luttait, parmi les vents rageurs et les courants ;
 Saints Pierre et Paul, ses deux patrons, étaient garants
 De sa fortune heureuse à travers l'aventure ;
 Toute voile vibrat autour de sa mâture ;
 Aux équinoxes d'or, quand son filet plongeait
 Vers les turbots nacrés ou les saignants rougets,
 Il labourait la mer violente ou tranquille
 Avec sa proue ardente ou sa pesante quille,
 Dans la candeur de l'aube, ou l'orgueil du couchant.
 A sa proue en partance, on entendait un chant ;
 Il était un morceau de la Flandre sacrée
 Qui dérivait, dans le tangage et le roulis,
 Mais qui se ressoudait, sous la main des marées,
 Après la journée faite et le butin conquis,
 Toujours, au long des flancs de sa dune dorée.

Volontiers, nous reproduisons une partie du fragment de *La Mort de Pindare* que M. Francis Vielé-Griffin a fait paraître dans la revue **Antée** (1^{er} octobre) :

Ceci : ta belle joie de vivre,
 Ta beauté blanche,
 Ta chair de marbre tiède
 Où quelque dieu immobile se délivre,
 S'étire et marche ;
 Ton pas harmonieux sonnant sa joie,
 Ta force souple — tige vive qui ploie —
 Ta voix !
 Ou qu'elle chante